L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 29 JUILLET 1888.

Gambetta.

INAUGURATION DE SON MONUMENT, LE 13 JUILLET, A PARIS.

Discours de M. De Freycinet.

Messieurs,

Chacun de vous comprend l'émotion qui s'empare de moi quand je viens saluer le monument élevé à la mémoire de l'homme qui fut mon maître, mon ami et mon guide dans les circonstances les plus tragiques dont l'histoire fasse mention.

C'était à la fin de la première partie de la guerre néfaste et au moment où la France envahie et vaincue entreprenait cette lutte opiniâtre et disproportionnée, qu'on a qualifiée "d'héroïque folie" et que je qualifie, moi d'héroïque sagesse. Car il y a des conjonctures, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, où la vraie sagesse consiste à mépriser tout calcul et à n'écouter que son courage et son honneur. L'estime du monde, la confiance en soi, l'accroissement des forces morales, prélude et condition des lendemains réparateurs, sont le prix de ces grandes témérités que la froide raison semblait condamner.

Gambetta, que je ne connaissais pas avant le 4 Septembre, était, à mes yeux, doué par son talent, son éloquence, par l'autorité qu'il avait conquise sur le parti républicain, par sa fière jeunesse, à susciter et à conduire les suprêmes efforts que le pays allait accomplir. La manière même dont il apparaissait à la France étonnée, ayant traversé les airs dans un frêle ballon, au milieu des balles prussiennes, en compagnie de deux amis fidèles, Spuller et Kanc, qui jusqu'à la fin partagèrent ses fatigues et ses dangers, lui assurait d'avance, sur les masses, cet ascendant que le merveilleux ajoute aux hommes que précède une grande renommée. La province qui souffrait de n'être point associée à la résistance mémorable dont Paris devait donner le spectacle, salua en Gambetta un chef et un libérateur. Cédant à l'entraînement général, j'allai vers lui. Le pacte entre nous fut vite conclu. A partir de ce jour, je devins son délégué au ministère de la guerre..... Lui resta l'âme de la défense, enflammant le pays par ses appels passionnés, réchauffant les cœurs, ranimant les courages, communiquant à toussa fin inébranlable, se transportant sur les points les plus menacés, harangueur les troupes, soulevant les cités, faisant sortir du sol, comme on l'a dit, des soldats par milliers, levés des Chanzy, les Faidherbe, les Saussier, les Billot, les Jaurès, les Jaurégiuberry, les Clinchant, les Bourbaki, et laissant partout derrière lui une longue traînée de patriotisme, d'énergie et de confiance. Rien de l'abat, rien de l'artiste. La capitulation de Metz lui arrache un cri de colère et de douleur ; mais se reprenant aussitôt : "Français, dit-il, élevez vos cœurs à la hauteur de votre infortune." Et il donne l'exemple. Il redouble d'efforts ; il se multiplie. Il recouvre la grande traînée par un débordement d'amour pour la patrie et un dévouement sans bornes à sa cause.

Ah ! messieurs, ceux qui n'ont vu Gambetta que de loin, ceux qui n'ont pas été associés à lui dans ces jours sombres, ne peuvent se faire une idée de l'activité surhumaine qui déployait et de la force rare de sa volonté. Que de fois, écrasé par les veilles et les fatigues, miné par la fièvre, au moment, il le semblait du moins, d'être vaincu par la maladie, il se relève soudain et par un irrésistible effort chassait loin de lui tous ces impédiments importuns. Il partait de monsieur et accomplissait un de ces merveilleux apostolats après lesquels la France se sentait raffermie et oubliait ses défaites.

Là est le secret de cette longue résistance, soutenue au delà de toute prévision, et qui est restée un sujet d'étonnement pour nous-mêmes comme pour nos ennemis. Personne, après Sedan, ne soupçonnait les ressources que le pays recélait encore et n'aurait cru possible de la mettre en œuvre dans des conditions aussi défavorables. Ce miracle est dû à Gambetta. C'est à lui que j'ai vu venir mille hommes qui étaient successivement armés et équipés, que quatorze cents pièces d'artillerie sont sorties et apparaissaient équipées, que des fabriques de munitions ont été dressées en quelques jours. C'est à lui que nous devons ces jeunes armées, auxquelles personne, hélas ! ne pouvait donner âge et l'expérience, armées qui, malgré les coups redoublés de la fortune, ont forcé le respect de l'ennemi par leur élan et leur bravoure. C'est à lui que tous de vous ces fiertés patriotiques au milieu de nos désastres : Coulmiers, Dupanloup, Villersexel, le fort Chabrol, Belfort, échos lointains de nos gloires d'autrefois.

Il y eut dans cette lugubre épopée, un moment sublime d'espérance : c'est celui où, après Coulmiers, la marche sur Paris se préparait. Plus de 200,000 hommes s'avançaient sous le commandement de Bourbaki, Chanzy et Aurelle de Paladine, Chanzy à l'aile gauche, Bourbaki à l'aile droite. Les troupes, en départ de la Saône et du Doubs, au mois de décembre, se montraient pleines d'entrain. La délivrance de Paris obsédait tous les esprits. La province était impatiente de voler au secours de la capitale.

Nous attendions, pour donner le signal, de recevoir l'annonce d'une sortie décisive, que de nombreux télégrammes de Trochu, apportés par des pigeons voyageurs, faisaient pressentir. Tout d'un coup, la grande nouvelle arrive : Mardi 29 novembre, nous écrit Trochu, l'armée extérieure, commandée par le général Ducrot, le plus énergique de nous, abordera les positions fortifiées de l'ennemi et, sûr les enlever, poussera vers la Loire, probablement dans la direction de Gien." Mais, ô fatalité ! cette nouvelle ne devançait par les événements, au moment même où elle nous parvient, 30 novembre, Ducrot est déjà aux prises avec l'ennemi ; victorieux, refoulé, qui peut le dire ? attendant, en tout cas, avec anxiété le secours qu'il a réclamé de l'armée de la Loire. Le ballon parti de Paris pour nous renseigner, le 24, était allé tomber en Norvège. Ainsi se produisit cet irréparable retard.

Hâtez-vous ! Il n'y avait plus une heure à perdre. Arrivez-vous même assez tôt pour donner le matin à Ducrot ? A la suite d'un conseil de guerre tenu la nuit même à Orléans, il fut décidé que, nombrées les difficultés extrêmes résultant d'une telle précipitation, l'armée s'ébranlerait dès le lendemain matin dans la direction de Pithiviers, et de là, s'il était possible, poursuivrait sur Fontainebleau. A le même moment, le 30 au soir, un nouveau ballon qui, celui-là, n'avait pas été retardé, nous apportait les premiers détails de la sortie de Ducrot. Plus de cent mille hommes, soutenus par 120 pièces de canon avaient passé la Marne et refoulé l'ennemi D'Aurelle l'annonce à ses troupes dans une proclamation entraînante : "Je fais appel, disait il, aux sentiments de tous les généraux comme des soldats ; nous pouvons sauver la France. Vous avez devant vous cette armée prussienne que vous venez de vaincre sous Orléans, vous la vaincrez encore ; marchons donc avec résolution et confiance."

C'est sous ces auspices que s'engagea cette mémorable entreprise, qui devait si promptement tourner en désastre. La première journée nous fut favorable. Le choc avec le gros de l'armée du prince Frédéric-Charles, accourue de Metz à marches forcées, eut lieu le lendemain 2 décembre. Nos lignes, imparfaitement soudées, par suite de la hâte du départ, firent rompues malgré des prodiges de valeur. De Sonis, Bouillé, Charette et ses zouaves, une partie de la division Peytavin jonchèrent le champ de bataille. Bientôt la résistance devint impossible et, dans la journée du 3, la retraite commença.

Rien ne saurait dépeindre l'amer désespoir qui s'empara de nous, la déception immense qui s'abattit sur le pays. Seul Gambetta, se raidissant contre la destinée, élevant, comme il l'avait déjà fait tant de fois, son cœur à la hauteur de cette nouvelle infortune, eut trouver encore des parades fortifiantes que la grande âme de Chanzy devait recueillir. Celui-ci se trouvait actuellement placé à la tête d'un des deux tronçons de l'armée, que la Loire séparait désormais. Alors commença, sous son commandement cette immortelle retraite sur le Mans, que l'étranger a admirée et qui permit à la France de reprendre haleine.

La postérité s'étonnera qu'après de pareils coups, après l'écroulement de la suprême espérance que la campagne d'Orléans avait fait naître, après des lassitudes répétées qui ne pouvaient plus guère laisser d'illusions, il se soit trouvé un homme qui, au milieu du désarroi général, ait formé un dessein plus audacieux encore que les précédents, plus difficile à réaliser, et qui ait failli en obtenir le succès. A peine les deux parties de l'armée de la Loire furent-elles en sûreté, l'une au Mans, l'autre à Salbris, que Gambetta médita d'opérer une diversion dans l'Est, en vue de menacer les lignes de communication de l'ennemi et de délivrer Belfort. Il m'ordonna de tout combiner dans ce but et se rendit lui-même à Bourges pour conférer avec Bourbaki, devenu commandant de la deuxième armée.

L'annonce de ce hardi projet ramena la confiance. Bientôt les renforts affluèrent. A Bourges comme au Mans, nos armées se refortifièrent. Trois semaines à peine s'étaient écoulées depuis le fatal événement, que Bourbaki et Chanzy se retrouvaient chacun à la tête de cent cinquante mille hommes tandis que Faidherbe, au Nord, n'avait pas cessé d'inquiéter l'ennemi par ses pointes connuelles sur l'aris.

La campagne de l'Est commença le 27 décembre au matin. Les troupes de Bourbaki s'embarquèrent sur le chemin de fer par trois points à la fois. Les convois multipliés les amenaient à Dôle et à Besançon, où leur concentration s'opérait. Puis on se mit en marche sur Vesoul, avec l'espoir de dérouter l'ennemi par une brusque manœuvre qui avaient déconcerté. Cette fois encore comme autour d'Orléans, la fortune parut d'abord nous sourire. Nos premiers pas furent marqués par des succès et grand fut, dit on, l'émoi au quartier général du roi Guillaume quand on apprit que les communications avec l'Allemagne se trouvaient menacées.

Quel fut le lendemain de ce rêve d'un jour et quel avant de ce dépérissement obtenu au prix de tant d'efforts dans l'Est et dans l'Ouest ? Quelles causes changèrent encore si rapidement en désastre de si belles promesses ? Je ne refuse à les retracer. Pourquoi rappeler qu'une inexorable fatalité s'attachait à toutes nos entreprises ? Depuis l'origine de cette lutte sanglante, pas un des hasards si fréquents à la guerre qui n'ait tourné contre nous. Ici, c'est une vaine rumeur qui fait défaut ; ailleurs, un ordre qui n'arrive pas ; là, une position décisive qui est abandonnée par suite d'une erreur ; partout, cet imprévu, cette part d'inconnu qui intervient en déchirant calculs et qui, souvent fait pencher la balance de la victoire ; partout ce qu'on nomme le lieu des batailles qui combat constamment pour nos ennemis.

Presque au même moment, presque à la même heure, Chanzy, malade, était rejeté hors du Mans et gagnait péniblement Laval ; Faidherbe se replaçait sur les places fortes du Nord ; Bourbaki, repoussé à Héricourt, battait en retraite vers la Suisse et attendait qu'un armistice malheureusement conclu ramenât l'intérnement de son armée. Enfin, Paris, le glorieux Paris, vaincu par la famine, capitulait.

Sur ces ruines accumulées, un seul homme demeurait debout, appelant encore la lutte, se refusant à croire à la défaite définitive, quand l'ordre de se soumettre arriva de Paris. Il y eut dans son cœur de terribles révoltes, bientôt étouffées par le patriotisme. Il comprit que la défense devait cesser, là où le pays pouvait se diviser. Il abdiqua noblement, emportant dans sa retraite une sympathique consolation : celle d'avoir sauvé l'honneur de sa patrie.

Il avait sauvé en effet. L'héroïque résistance de Paris combinée avec le long effort de la province, donne à cette épopée un caractère à part. A mesure que le temps s'écoule, elle revêt des aspects plus grandioses. Les petites matérielles — sauf une plaie cruelle, toujours saignante — s'effacent. L'idée morale domine et prend possession de l'histoire. La postérité jettera un peuple plus grandir dans l'adversité quand il sait être à la hauteur de ses devoirs. Dans le monde moral comme dans le monde physique, il y a des lois supérieures qui ne permettent pas que de grandes forces soient inutilement dépensées. La défense nationale de 1870 ne pouvait pas demeurer stérile. Tant de vertus civiques et guerrières devaient avoir leur contre-partie : c'est le relèvement et l'éducation de notre patrie après de telles épreuves. Ah ! qu'on le sache bien, si la France, après la paix, avait eu la rougeur au front ; si elle n'avait pas eu le sentiment du devoir accompli tout entier, si elle ne s'était pas lit qu'elle avait rempli sa tâche, si elle n'avait pas du être fière de son courage, si elle n'avait pas déployé la même énergie dans le travail, et la fortune n'aurait pas récompensé ses efforts au même degré.

Voilà ce qui vaut à Gambetta une place unique dans nos annales. Voilà ce qui lui assure la reconnaissance impérissable des générations qui nous suivront. Voilà ce qui, à travers les orages de la politique et la poussière que dégage la lutte des partis, permet à sa mâle figure de resplendir et l'élève dans ces régions sereines où les disputes et les contestations des hommes n'arrivent plus. Voilà ce qui a rendu possible, à nous tous représentant les fractions les plus diverses de l'opinion républicaine, à ceux-là mêmes qui ont une foi politique différente, de nous grouper autour de ce monument et de l'honorer dans une pensée commune.

Oh ! Gambetta, que n'as-tu vécu jusqu'à ce jour ! Tu contemplerais avec fierté l'œuvre dont tu jetas les bases et dont tu as vu les premiers développements. Tu applaudirais à la reconstitution de nos forces nationales, qui fut ta passion et ton but. Tu admirerais cette armée que tu aimais tant et qui te rend un solennel hommage par ma voix. Tu retrouverais en elle cette flamme immortelle que tu portais en toi. Tu verrais la République fondée malgré d'inévitables vicissitudes. Tu verrais un peuple tout entier uni dans l'amour de la patrie et toujours prêt à se lever, comme jadis, à ton appel, pour défendre son honneur et faire respecter son indépendance.

1814.

PAR HENRY HOUSSAYE.

M. Sarcey dit qu'il a lu le livre de M. Henry Houssaye avec passion. Je comprends cela. Mon impression est différente. Je rends justice à cette étude savante, à cette exposition claire et complète, où l'auteur laisse constamment parler les faits sans y mêler aucune réflexion personnelle, et dans laquelle cependant on lit sa pensée à chaque page. Il faut lire ce livre, dit-on en souffrir comme moi. Je suis né pendant la première invasion ; j'ai été mêlé de bien près aux affreux événemens de la seconde ; je donnerais ma vie à l'instant, sans hésiter, pour en empêcher une troisième, et ce serait pour moi un heureux marché. Qu'est-ce que la civilisation et le progrès des idées, si, au temps où nous sommes, avec toutes les lumières qui nous environnent, ces envahis, ces poètes, cette industrie, le monde en est réduit à vivre toujours dans l'attente d'une collision auprès de laquelle toutes les batailles illustres et toutes les catastrophes de l'histoire ne seraient que des jeux d'enfans !

Une pensée ne m'a pas quitté pendant que je lisais, c'est que les conditions de la guerre sont toutes changées. Il y a plus loin de Napoléon à de Moltke, que de Napoléon à César, César, Annibal, Napoléon sont des héros. De Moltke est un mathématicien qui a mis la guerre en théorèmes. Je me figure que si les grands capitaines des temps passés étudient les armées et la stratégie actuelles, ils doivent éprouver la même douleur que l'invention de la poudre à canon fit éprouver à Don Quichotte. La lutte est entre Krupp et ces concurrent. La victoire se décide dans les ateliers d'armuriers, de fondeurs ou de chimistes. Trouver une substance plus meurtrière que la mélinite, et d'un emploi plus commode, inventer un système de mobilisation qui fasse une razzia plus complète des hommes valides et les transporte plus rapidement à l'endroit où ils doivent mourir, voilà maintenant le secret de la guerre. C'est à peine si on a pour se consoler quelques grands coups d'épée comme ceux de Reischoffen. Et quelle consolation, grand Dieu ! Une poignée de héros, aux prises avec l'inexorable fatalité.

Pour qui veut voir la guerre, "l'ancienne guerre,—dans toute sa beauté au moment où elle disparaît, il n'y a pas de spectacle mieux choisi que celui de Napoléon luttant avec une petite armée contre la coalition européenne, dans cette campagne de 1814. Tout autre que lui aurait été assommé du premier coup. Il n'avait que des débris de ses armées, un nombre relativement intime ; des régiments disloqués qu'il fallait reconstituer à chaque instant avec des éléments nouveaux sous le feu de l'ennemi ; des vétérans ramenés du fond de la Russie, étonnés eux-même de vivre encore et de se tenir debout ; des conscrits à peine habillés, à peine armés, qui, pour leur début, traversaient la moitié de la France et en arrivant, sans prendre le temps de souffler, se battaient